

SARAH BERNHARDT A LONDRES

La *Donne aux Camélias* ! Voilà l'événement de la saison. D'abord parce que depuis près de trente ans c'est du fruit défendu, ensuite parce que Mlle Sarah Bernhardt reprenait le rôle de Marguerite Gauthier.

10,000 francs de recette, cela indique que la salle est assez bien composée ; les fauteuils d'orchestre se vendaient 50 frs. et tout le monde n'en a pas eu. Le prince et la princesse de Galles avec la duchesse de Mecklembourg occupaient la loge royale et sont arrivés avant le lever du rideau. La critique anglaise au grand complet était à son poste, et F. Sarcey, en vaillant capitaine de la critique française, se tenait à son banc de quart, placé précisément au-dessous de l'avant-scène du prince de Galles.

Le rideau levé, on a écouté distraitemment les scènes précédant l'entrée de Mlle Sarah Bernhardt et, lorsqu'elle a paru, pendant quelques instants les braves l'empêchaient de parler ; dans toute la première partie du 1er acte, Mlle Sarah Bernhardt a été très nerveuse, et elle n'a repris possession d'elle-même qu'au moment où Armand lui déclare son amour, mais à partir de cette scène, il est impossible de concevoir une plus splendide création que celle de Marguerite Gauthier. Je ne crois pas que l'on ait encore vu au théâtre, la passion, la douleur rendues comme le vient de faire Mlle Sarah Bernhardt. C'est la perfection absolue de l'art, c'est la nature même. Les sanglots qui étouffaient Marguerite Gauthier, les larmes qu'elle verse en écrivant à Armand la lettre d'adieu, sont des sanglots et des larmes véritables ; — à ce passage la salle entière pleurait avec Mlle Sarah Bernhardt.

L'agonie du dernier acte n'a pas été inférieure à ce que l'on attendait. Ce n'est plus la mort de Frou-Frou, ni celle de dona Sol ; ce ne sont pas davantage les suprêmes révoltes d'Adrienne Lecouvreur sentant la vie lui échapper ; c'est l'âme meurtrie qui s'endort doucement au milieu d'un rêve d'amour. Lorsqu'il atteint de si hautes proportions, le talent devient génie, et en exprimant cette opinion, je puis ajouter qu'elle est sincère, car en ce qui concerne Mlle Sarah Bernhardt, je ne suis pas suspect de partialité.

Le rôle d'Armand Duval, qui devait être rempli par M. Train, a été tenu par M. Angelo, et c'est un malheur que M. Mayer ait été obligé de céder sur ce point à la volonté de Mlle Sarah Bernhardt. M. Angelo est tout à fait insuffisant et il eût compromis le succès de la pièce de M. Dumas, si quelque chose avait pu diminuer l'effet produit par Mlle Sarah Bernhardt. La même insuffisance quoique à un moindre degré se retrouve dans les rôles de Saint-Gaudens et de Prudence, en raison de la médiocrité de M. Bahier et de Mme Duchêne ; la scène du souper a été entièrement manquée, le frais rire et la jolie figure de Mlle Angèle y ont heureusement jeté une note gaie, dont le besoin était urgent. M. Landrot, le père d'Armand Duval, est peut-être trop dur, je ne lui trouve pas la bonhomie de ce père respectable mais ennuieux.

Entre Mme Doche, la première de toutes les Marguerite Gauthier, et Mlle Sarah Bernhardt, la dernière, si une comparaison s'impose, elle n'est permise qu'à M. A. Dumas. Chacune des deux actrices interprète le rôle selon ses propres sentiments ; chacune l'a créé ; s'il faut admettre que probablement personne n'approchera jamais de Mlle Sarah Bernhardt, il est juste de reconnaître que personne ne s'est approché, même de loin, de Mme Doche. Au profit de l'idole du jour, ne brisons pas ce que nous avons adoré et ce qui était adorable.

Quelques notes sur le jeune et infortuné prince impérial tué par les Zoulous :

« Son premier précepteur fut M. Monnier qui était professeur au collège Rollin. Il reçut de lui les premières notions des langues anciennes. Le prince ne mordit pas tout d'abord au latin, mais il mettait

déjà dans ses études une grande ténacité, celle qu'il déploya depuis dans tout ce qu'il entreprit, et qui lui permit toujours de vaincre les plus grandes difficultés.

« Les leçons orales, faites surtout au cours des promenades, employaient la plus grande partie du temps consacré aux études. Le jeune prince s'intéressait particulièrement aux sciences et à l'histoire. Ses deux héros favoris étaient Alexandre-le-Grand et Duguesclin, bien entendu après son grand oncle, Napoléon Ier.

« Son compagnon d'étude inséparable, le jeune Conneau, excitait son émulation. Ce camarade fidèle, doué d'une vive intelligence, dépassait le prince en certaines matières et était dépassé en d'autres. Cette rivalité, qui n'empêcha point une vive et durable amitié de se sceller entre les deux amis, fut fort profitable aux études du prince.

« Mais où brillait surtout le prince, c'était dans les beaux arts. Tout enfant à peine savait-il tenir une plume, qu'il parsemait de croquis et de dessins ses cahiers.

« Le célèbre sculpteur Carpeaux lui donna avec succès des leçons, et souvent on entendit le maître regretter que son élève dû se consacrer à une autre carrière que la sculpture, tellement il y montrait de dispositions et d'aptitudes naturelles.

« En même temps les exercices gymnastiques développaient ses forces. Il grimpeait dans les grands arbres du parc de Compiègne avec une hardiesse qui fit souvent trembler son précepteur.

« M. Bachon lui donnait des leçons d'équitation. A peine était-il âgé de six mois, que son écuyer l'avait hissé et attaché sur un poney ; à trois ans, le jeune prince n'avait plus besoin de courroie ni d'attache. On sait quel brillant cavalier il devint depuis.

« Un jour le prince tomba d'un trapèze ; il se contusionna la cuisse, mais ne voulut en rien dire à personne. Quelques jours après, il boitait et ses souffrances augmentant, on dut recourir aux soins d'un chirurgien. Une tumeur profonde s'était déclarée. Nélaton la perça. Le prince qui avait supporté l'opération avec grand courage ne tarda pas à être sur pied, et complètement guéri. Cependant, dans les journaux d'opposition et parmi les républicains, on fit courir toutes sortes de méchants bruits absolument faux sur la santé et le tempérament du prince.

« En 1869, le prince impérial fit sa première communion. Ce fut le vénérable abbé Deguerry, curé de la Madeleine qui, depuis, devait être si lâchement assassiné par les communards, qui le prépara à cet acte religieux que le prince accomplit avec une ferveur admirable.

« En 1867, lors de l'exposition universelle on remarqua l'affection toute particulière que le roi de Prusse, qui était logé au pavillon de Marsan, témoignait au fils de l'empereur. Il aimait beaucoup sa compagnie, s'amusait de son babil, et on rencontrait souvent par les galeries le monarque prussien conduisant par la main le jeune prince qu'il comblait de prévenances et de cadeaux. Par exemple, le grand diable de cuirassier blanc qui suivait obstinément le roi par derrière et qui n'était autre que le comte de Bismarck, casqué et botté, ne plaisait guère au prince. Et s'il avait su que depuis cet homme devait faire tant de mal à son pays !

« Ce fut en 1868, que le prince, entrant dans sa douzième année, fut confié aux mains d'un gouverneur. Le général Frossard fut choisi pour cette délicate mission.

« Le général était d'une grande sévérité pour son élève qu'il plaça à une discipline toute militaire. Il se montrait inflexible dans le programme qu'il avait tracé pour les études du prince. Les prières de l'impératrice n'auraient pas même pu en faire modifier un seul point.

« Quant à l'empereur, malgré l'adoration qu'il avait pour son fils, qui, de son côté, nourrissait pour Napoléon III un véritable culte, il comprenait qu'avant tout il fallait faire du prince un homme digne de ses hautes destinées, et il se serait bien gardé d'intervenir.

« En remplacement de M. Monnier, ce

fut un professeur fort distingué de l'Université, M. Filon, qui fut chargé de diriger l'instruction du prince. Il sut se faire aimer de son élève et obtint bientôt toute sa confiance.

« La vie du prince était réglée mathématiquement et toute entière adonnée à l'étude.

« Son caractère se formait de jour en jour et faisait présager qu'il serait un prince accompli. Son esprit était droit et avait la douceur et la bonté qui distinguaient ses augustes parents. Ce n'était pas sans succès qu'il avait combattu un certain penchant à la nonchalance et une tendance à l'opiniâtreté que le général Frossard avait signalés dès le début, à l'empereur.

LES ANGLAISES

L'Anglaise est coquette à sa manière. Elle est tout à son chignon à son chapeau, à son cou et à sa taille, dont elle fait un espalier de fleurs ; mais son pied, elle s'en moque absolument, elle ne le chausse pas, elle l'emballle, et quel emballage ! C'est si gentil la bottine d'une Parisienne avec les calculs de la talonnette qui se fait simple, double, ou triple, donne du cou-de-pied et grandit de dix centimètres au besoin. L'Anglaise au contraire se chausse en pot-au-feu ; quand on a l'imprudence de la regarder d'en bas, il faudrait un assenseur pour monter plus vite à la tête, qui est souvent adorable.

En Angleterre, les femmes ne se passionnent pas pour les courses. Par exception, les compagnes des entraîneurs suivent les chevaux de leur écurie ; elles se connaissent en entraînement souvent mieux que leurs maris. Les femmes de l'aristocratie dont les époux font courir se montrent aussi, fréquemment, sur leur turf.

Les autres filles d'Albion ne vont aux courses que pour se montrer ; encore n'est-ce qu'à certaines réunions.

Pour Ascot, par exemple, qui commence le mardi suivant le Grand Prix de Paris, elles rêvent six mois à l'avance de la toilette qu'elles porteront le jour de la Coupe, qui est le principal de la réunion. Trois couturières et six modistes, de Londres, viennent tous les ans chez nous s'inspirer des modes parisiennes.

En général, l'Anglaise déteste le turf et les turfistes.

On peut citer quelques femmes de grands propriétaires qui paient très cher, les autres ne jouent que quelques douzaines de gants et même elles payent rarement.

La duchesse de Montrose, mariée à M. Stirling Crawford, risqua mille livres sterling sur Elf King, dans le Stewards Cup, l'année dernière, et gagna. Elle adore les chevaux, dirige un peu l'écurie de son mari, surveille les essais, se montre bienveillante pour Fordham comme pour un fils et se plaint régulièrement de son entraîneur quand les chevaux sont battus. C'est elle qui passant l'hiver, à Cannes, il y a deux ans avec son mari et Fordham, défendait à ce dernier de mettre les pieds à Monte-Carlo, pour lui éviter les énervements du jeu. — Lady Westmoreland, qui dirige l'écurie du marquis de Hartington, met toujours dix ou vingt livres sur les chevaux que lui indique son mari ; la duchesse de Manchester, dont la fille a épousé le duc de Hamilton, s'intéresse à cette même écurie.

Le jour de la mort de Constable, lady Roselen était à son chevet, en témoignage des services qu'il avait rendus à son écurie.

Quant aux belles petites des bords de la Tamise, elles ont pour les jockeys le même culte que les belles petites des bords de la Seine. F. Archer est leur coqueluche. L'Anglaise qui vient au Grand Prix de Paris subit deux attractions : le patriotisme et la coquetterie. C'est bien naturel.

— On s'attend, à Toronto, à la visite du célèbre poète Longfellow au mois de septembre prochain.

MEURS CHINOISES

On fait des visites en Chine absolument comme en Europe, et quand on ne trouve pas chez elle la personne qu'on va visiter, on dépose une carte. L'usage de ces cartes date, chez les Chinois, de plus de dix siècles, dit-on, et c'est d'eux qu'on l'a pris, à ce qu'il paraît ; seulement, on aurait considérablement amoindri la forme des cartes. Ainsi, les habitants du Céleste-Empire se servent d'une feuille de papier, au milieu de laquelle sont écrit leurs nom, pronom et qualité ; cette feuille de papier augmente ou diminue de grandeur selon l'importance de la personne à laquelle on va faire visite et le respect qu'on lui porte ; de même, la couleur varie aussi suivant les circonstances. Ainsi, un des principaux personnages qui se trouvaient encore en ce pays à la suite de l'Exposition Universelle de Paris, vient de rapporter la carte de visite qui lui a été laissée par un grand mandarin au moment de son départ, c'est un rouleau de papier d'un beau rouge pourpre, et assez volumineux pour servir de tenture à un petit salon.

La crainte de se voir ruiné par les médecins a donné naissance à un usage fort bizarre, mais qui entre parfaitement dans les goûts des Chinois. Le médecin et le malade se laissent aller à une sérieuse discussion touchant la valeur et le prix des remèdes indiqués. Les membres de la famille prennent part à ce singulier marchandage ; on demande des drogues communes, peu chères ; on en retranche quelques-unes de l'ordonnance, afin d'avoir moins à déboursier. Il arrive encore, quand le docteur-apothicaire a dit son dernier mot, et déclare que, pour obtenir la guérison, il est nécessaire d'user de tel remède durant tant de jours, que le conseil de famille entre en délibération. On pose froidement une question de vie ou de mort en présence même du malade ; on discute pour savoir si, à raison d'un âge trop avancé ou d'une maladie qui offre peu d'espoir, il ne vaut pas mieux s'abstenir de faire des dépenses. Alors le malade lui-même prend souvent l'initiative, et décide qu'il vaut mieux réserver l'argent pour faire emplette d'un cercueil de plus belle qualité !

Une des particularités qui de tout temps ont le plus excité la curiosité des voyageurs, c'est la déformation que les Chinois font subir aux pieds des femmes. Pour opérer cette déformation, on emploie divers moyens : quelquefois les orteils sont fléchis sous la plante du pied, le pouce restant libre, et le talon devient peu à peu vertical ; plus souvent on fait fléchir les quatre derniers orteils sous la plante, sans changement de direction du talon ; en temps, à l'aide d'un bandage très serré on raccourcit tout le pied, dont la voûte s'aggrave alors par suite d'une compression et d'un rapprochement des os ; ces pieds-bots empêchent de marcher à la manière naturelle ; les muscles du pied s'atrophient, et la jambe prend la forme d'un tronc d'arbre.

On commence à opérer ces manœuvres chez les petites filles lorsqu'elles ont de 4 à 7 ans : on serre le pied et l'on fléchit les orteils au moyen d'un bandage en huit.

La chaussure de l'enfant est une sorte de bottine dont l'extrémité se rétrécit peu à peu jusqu'à ce qu'elle soit complètement pointue, pour maintenir le pied à l'état voulu. Il faut, d'ailleurs, même chez la femme adulte, continuer la compression, sans quoi la nature rétablirait l'équilibre des organes artificiellement détruit.

— Le Rév. Père Lavonca, général de l'ordre des Dominicains, est en visite aux Etats-Unis, où il a l'intention de fonder des communautés de son ordre. Le Révérend Père doit visiter bientôt le Canada et tout spécialement St-Hyacinthe. Une maison sera fondée à Lewiston, Maine, par le Père Mothon, bien connu à Québec. Le Père Lavonca est espagnol de naissance.